

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTREAL, MARDI, 7 JUILLET 1846.

No. 44

NOTES.

Sur la vie et les écrits de feu Sa Grandeur Monseigneur Edmond Burke, vicaire-général de feu Mgr. J. O. Plessis, évêque de Québec, vicaire-apostolique du St. Siège, évêque de Sion, *in partibus infidelium*, et de la Nouvelle-Ecosse en office, etc., etc., etc.

C'est avec une véritable satisfaction, M. le rédacteur, que j'ai lu dans votre feuille du 4 de ce mois l'édifiant article relatif au regretté tant que vertueux évêque de Sion, Mgr. BURKE. Je crois, en vous communiquant de plus longs détails sur ce respectable personnage, intéresser la piété de vos lecteurs et être de quelque utilité à quelques-uns de ses anciens diocésains qui aimeront à retrouver ici des particularités qui concernent un homme qui a eu des rapports si intimes avec eux.....

Né au comté de Kildare, en Irlande, vers le milieu de janvier 1753, Mgr. Edmond Burke appartenait à des parens aisés, qui le firent instruire dans les lettres humaines et divines. Doué des plus heureuses dispositions, le jeune Burke profita bien des enseignemens scholastiques; et ses belles qualités se faisaient présager qu'il s'appliquerait assidûment à cultiver ses vertus. Jeune encore, il s'incorpora à la milice du sanctuaire. La richesse de son savoir, ses connaissances variées et son zèle éclairé dans l'accomplissement de son devoir, donnaient de grandes espérances à son évêque qui bientôt le nomma curé de la ville de Kildare. Elevé à ce poste distingué, jouissant de la réputation que lui avait faite ses talens, admiré des hommes du premier mérite, le jeune curé jouissait en apparence du sort le plus heureux.

Cependant, les honneurs qui auraient séduit probablement un cœur moins prévenu contre les principes du monde ne servirent qu'à le mettre en défiance; et s'apercevant déjà de la faiblesse de son cœur, craignant d'y céder, il résolut de quitter un poste où il entrevoyait bien des obstacles à son salut. Désireux de travailler au salut des âmes sous la vue de Dieu seulement, il demanda à émigrer en Amérique et à s'ensevelir dans les forêts du Canada que peuplaient des milliers de sauvages vivant par tribus et dans les ténèbres de l'ignorance.

Pour connaître mieux le mérite de cette démarche, vous voudrez bien, cher lecteur, vous reporter à l'époque déjà lointaine où ceci se passait, et vous rappeler ce qu'était alors le Canada (1787). Notre colonie était alors loin d'être un théâtre brillant pour un jeune homme qui s'était distingué dans les universités d'Europe et qui n'eût pas cessé d'y être admiré, s'il ne l'eût quitté pour écouter cette voix qui lui dit comme à Abraham: "Sortez de cette terre et venez en celle que je vous montrerai."

Cependant, à son arrivée à Québec le digne évêque de cette ville discernait dans le jeune prêtre Irlandais des capacités qui le rendaient susceptible d'emplois plus avantageux à la gloire de Dieu que celui de missionnaire. Il jugea plus à propos de lui donner l'enseignement de la théologie et de la philosophie. Son mérite excellent, supérieur, l'eût probablement retenu toujours à ce poste où il rendit de grands services en initiant les jeunes Canadiens aux sciences sacrées; mais souvent il exprimait à ses supérieurs ecclésiastiques le désir, qu'il avait ressenti et qu'il nourrissait encore, de combattre plus efficacement les combats du Seigneur en luttant contre l'ennemi du salut. Les tribus sauvages de l'intérieur, surtout celles qui peuplaient les bords de l'Ohio, inquiétaient beaucoup le gouvernement en refusant de se soumettre. Il s'agissait donc de trouver un homme d'un dévouement assez parfait, d'un zèle assez ardent, pour aller les joindre, qui pût se faire à leur vie, capable de supporter leurs caprices et surtout qui fut doué d'un génie assez politique et assez généreux pour les attacher au gouvernement britannique.... O admirable religion! vous seule formez de pareils hommes.... On propose cette mission difficile, délicate et périlleuse à Mgr. Burke, et il part, laissant à la fois les nouveaux amis qu'il s'était faits, pour s'ensevelir dans les forêts lointaines, et dont il était fort douteux qu'il pût jamais revenir. Vous comprenez qu'il est inutile pour moi d'essayer à vous donner une idée de ses travaux, et de vous rapporter tout le bien qu'il a fait en ces quartiers et tout le mal qu'il y a souffert. Remarquez seulement que les hommes les plus robustes, les plus endurcis, dès l'enfance, aux travaux du corps, succombent bien souvent aux fatigues inévitables dans des pays aussi sauvages, où il faut combattre contre la faim, la soif, le chaud, le froid, la malpropreté la plus dégoûtante, et les insectes qui, plus insupportables parfois que les plus pénibles privations, ne vous permettent pas même un instant de repos à la suite des fatigues les plus excessives. Et puis, quelle société pour un homme érudit, poli, accoutumé au grand monde, que celle de barbares stu-

pides dont il a à supporter quelquefois les traitemens les plus révoltans, les plus humilians. Je ne vous citerai qu'un fait que le hasard a fait parvenir à ma connaissance et qui fera connaître ce qu'il avait à souffrir et comment il le souffrait.

Un jour, qu'il célébrait la messe dans une chapelle sauvage, une femme court à lui; la forcée le saisit par les cheveux et les lui arrachant avec violence, l'étend à ses pieds et le tient dans la poussière. Mgr. Burke au lieu de repousser cette mégère, à l'exemple de celui qui ne veut pas éteindre la meche qui fume, et de se troubler, prie les assistans de le dégager de l'étreinte de cette furie. Tant il est vrai que la charité souffre tout.....

Mgr. Burke demeura sept ans occupé du salut de ces barbares. Il remplit donc là les devoirs qu'il devait à son Dieu et à son Roi, puisque le gouvernement britannique qui le demandait auprès des sauvages pour les réduire au devoir n'était qu'un ressort entre les mains de Dieu. Il planta la croix dans ces régions barbares et vit ces hordes de sauvages s'agenouiller autour du signe sacré de la rédemption.

Ici se présente une réflexion à laquelle mon sujet nous conduit naturellement. Il est un préjugé trop accrédité dans le monde qui porte à croire que les prêtres sont les plus heureux du monde. Cette idée surannée, fondée sur je ne sais quoi, est tellement enracinée chez certains individus qu'elle va jusqu'à la jalousie. Pauvres aveugles, ils jugeraient plus sainement s'ils se faisaient cette question: si cet état est si heureux, dans un tems où l'on recherche avec tant d'ardeur, honneurs et richesses, pourquoi le nombre des prêtres va-t-il toujours en décroissant, tandis que la population augmente? Et la vérité est qu'il n'y a aucun état pour lequel on offre tant d'encouragemens, soit en instruisant les jeunes gens, soit en les entretenant pendant plusieurs années dans les collèges et les séminaires. C'est dans ce but de peupler le sanctuaire que des personnes zélées s'imposent toute sorte de sacrifices, et cependant, au moment d'y entrer, ces jeunes gens disparaissent. Car plus ils approchent du moment où ils vont revêtir les livrées du sacerdoce, plus ils découvrent ce que l'état a de pénible; ils voient dans le prêtre l'homme ceint d'une cuirasse lourde et pesante dont il sent à chaque instant tous les nœuds et toutes les pointes et qui l'expose à toute sorte de contradictions. Or, si à cet état de souffrance que supporte le prêtre même au milieu des aises apparentes de la vie, vous ajoutez les privations de tous les genres, et parfois la misère la plus absolue, soutenue pendant de longues années, vous aurez une idée du mérite du respectable Mgr. Burke, qui, à la fleur de son âge, pouvant jouir des avantages d'un monde dont il eût été indigne, s'enfonça volontairement dans des forêts sauvages, à la recherche des hordes barbares dont il espère être le bienfaiteur et devenir l'ami.

Après ces sept années de séjour dans ces tristes régions, Mgr. Burke fut rappelé par ses supérieurs et occupé pendant un an ou deux à Québec, jusqu'à ce que l'état de l'église de la Nouvelle-Ecosse demandant le ministère d'un homme actif, zélé, entreprenant, ses talens le firent choisir pour l'important emploi de missionnaire de la Nouvelle-Ecosse et supérieur des autres sujets ecclésiastiques qui y étaient employés.

Inutile de vous relater ici tout le bien qu'il fit, toutes les peines qu'il se donna pour le faire. Même zèle, même charité, même dévouement pour les intérêts de ses frères—il se faisait tout à tous. Il exerçait l'hospitalité avec la plus grande cordialité. On a vu réunis dans sa maison un officier du premier grade et des mendians; les uns recouraient à son génie, les autres à sa charité, et jamais il ne fit défaut. Les pauvres ne le rebutaient pas—les riches ne l'éblouissaient pas.

Mais entre toutes les œuvres que favorisait ce vertueux ecclésiastique celle des prisons lui paraissait la plus chère. Que de fois il a été surpris plaignant avec de malheureuses victimes dans les cachots; que la triste condition de l'espèce humaine peuplera toujours. C'est là qu'il donnait tout ce qu'il avait, argent, conseil, encouragement, larmes, consolations. Il sortait de ces dangons le cœur navré de douleur à la vue des maux de ses frères; et lui-même allait solliciter des secours en faveur des malheureux qu'il eût voulu secourir.

Sachant que tous les talens du prêtre se doivent au bien de la religion, Mgr. Burke employait tous le tems qu'il ne donnait pas au ministère ou aux œuvres de charité à écrire pour la défense de la religion. Une attaque, un défi qu'il reçut sur les lieux, lui donna occasion de publier lui-même ses ouvrages. Dans ces divers écrits, qui composent trois gros volumes in 8vo, le savant abbé traite divers points de controverse, et avec tant de raisons,